

**Bruno Doucey, *120 nuances d'Afrique*, ed. Bruno Doucey, 2017
(Disponible en librairie le 16 février prochain)**

A l'occasion de la 19ème édition du Printemps des poètes consacré à l'Afrique, continent « largement et injustement méconnu » pour son directeur artistique Jean-Pierre Siméon, A Verse ne pouvait passer outre l'étonnant chant du métissage que Bruno Doucey, Nimrod et Christian Poslaniec nous propose cette année avec *120 nuances d'Afrique*. « 120 nuances », comme autant d'auteurs en présence, de visages, d'histoires, de territoires et de couleurs qui dessinent à travers une anthologie de 290 pages les contours d'une Afrique pluriel, traversée par des siècles de colonisation, d'esclavage, de servitude mais également par une parole unique, cosmopolitique aux aspirations violentes de liberté. L'ouvrage de Bruno Doucey poursuit en cela la longue marche amorcée en 1948 par l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Léopold Sédar Senghor, recueil fondateur d'une parole noire déliée des chaînes historiques qui pesaient jadis sur elle, et célébrant la Négritude pour le premier centenaire de l'abolition de l'esclavage. Toutefois, si l'itinéraire poétique proposé par Léopold Sédar Senghor transportait son lecteur à travers les régions du monde noires et francophones, de Guyane en Martinique, de Guadeloupe en Haïti, de l'Afrique noir à Madagascar, celui établi par le trio Bruno Doucey/ Nimrod/Christian Poslaniec s'affranchie avec « 120 nuances » plus encore des enclaves territoriales pour mettre l'accent de Nord en sud et d'Est en Ouest sur des ensembles géographiques beaucoup plus vastes et cohérents.

En cela *120 nuances d'Afrique* est un objet éminemment « géopoétique », donnant à voir un florilège de nuances chapitrées entres « méditerranéennes », « sahariennes », « sahéliennes », « guinéennes », traversant également les « éthiopiennes », « grands lacs », « golfe du Bénin », « golfe du Cabina & bassin du Congo », « australes », « îles vanille », « caribéennes », et les « américaines ». Un voyage donc, au cœur d'une négritude à la parole libérée dont le poète et anthologiste Bena Nimrod se plaît également à rappeler « l'actualité éternelle ». Ainsi aux accents Rimbaldiens du « Chant des rameurs » de Birago Diop soufflent « Les poussières de Juillet » 1964 en l'Algérie, ondulent le « Champs de blé » de Zahra Hasnoui, les « Ciels errants » de Bena Nimrod, les lagunes de Sylvie Kandé, s'exacerbe la solitude Joakim Kaboré Drano écrivant « Seul... » face au grain de terre qui chante et les silences de Keïta Fodéba lorsque tous ce qui cri, tous ce qui pleure remue à l'encre de minuit la tragédie du Manding...

120 nuances d'Afrique, c'est également ces appels aux chants de Véronique Tadjo, de « Tous ces petits riens » nostalgiques chanté par Jean-Jacques Séwanou Dabla lorsque Il y avait ce clair de ciel bleu/Dans l'haleine suave du Soleil d'après-midi, cette poésie poignante de Tanella Boni qui trouvent en les mots « les plus belles armes » pour dire l'Histoire, autrement dit les histoires de ces « Hommes de tous le continent » évoqué également par Bernard Binlin Dadié. Pages après pages, les « fleuves parlent » ainsi, que ce soit par les mains de Raquel Llonde, ou les arbres feints/de morts injustes qui donnent la réplique à « La voix des opprimés » mis en exergue sous la plume d'Anacleto Olo Mibuy.

Tout en contraste, oscillant entre le tragique et parfois l'onirisme, innovant dans son approche géopoétique, soucieux d'ouvrir de nouveaux espaces poétiques non pas à travers l'Afrique, mais « les » Afriques précisément qui la composent, ce florilège de 120 nuances est une partition harmonieuse, née de fragments de vie et d'expériences poétiques fortes d'orphées et d'eurydices noirs se levant désormais, comme le rappelle l'éditeur dans sa préface « de toutes régions d'Afrique dans un mouvement sans précédent ». Une anthologie également pratique, émaillée d'une préface, d'une notice biographique, de notes bibliographiques, et d'un index des pays et des auteurs concerné(s). En somme, un florilège incontournable pour commencer poétiquement l'année et dont l'expérience ne pouvaient se terminer autrement qu'en ouvrant cette réflexion lancée par la prix Nobel (1993) de littérature Toni Morrison :

A qui est cette maison ?
A qui est la nuit qui écarte la lumière
A l'intérieur ?
Dites, qui possède cette maison ?
Elle n'est pas à moi.
J'en ai rêvé une autre, plus douce, plus lumineuse,
Qui donnait sur des lacs traversés de bateaux peints,
Sur des champs vastes comme des bras ouverts
Pour m'accueillir.
Cette maison est étrange.
Ses ombres mentent.
Dites, expliquez-moi, pourquoi sa serrure correspond-elle à ma clef ?

Fabien Mellado